

Lucas, Julien et les autres

Jean DIDIER

Jean Didier se souvient de sa rencontre avec Albert Lucas, des débuts de la SEPNB, de la disparition de M.H. Julien, de toute l'équipe œuvrant pour la protection de la nature en Bretagne, témoignage.



Archives Nicollau-Guillaumet

Albert Lucas et Michel-Hervé Julien dans l'école publique d'Ouessant lors d'un stage ornithologique à la fin des années 50.

C'est en septembre 1964 que j'ai rencontré Albert Lucas pour la première fois. Cela se passait au Collège scientifique universitaire de Brest où je venais d'être nommé, et où Lucas enseignait déjà depuis 1959. J'arrivais de Clermont-Ferrand, ville qu'il connaissait bien, pour avoir été, quelques années plus tôt, professeur au Lycée Blaise Pascal.

Avec un peu de chance, nous aurions pu nous rencontrer à Clermont, et même

devenir collègues à la faculté si Lucas avait accepté le poste d'assistant de zoologie qu'on lui offrait. Cette offre était tentante, mais elle l'aurait conduit à s'installer durablement en Auvergne alors qu'il éprouvait le désir de retrouver sa Bretagne natale. Il la décline donc et accepte peu après une mutation au Lycée de Brest. C'est là que les fondateurs du collège universitaire ne tardèrent pas à venir le chercher pour créer le premier laboratoire de zoologie du nouvel établissement.



Archives Nicolau-Guillaumet

Albert Lucas à vélo, Miche-Hervé Julien à vélossolex. Ouessant vers 1956, dans la cour de l'hôtel «La Duchesse Anne» où les stagiaires des camps ornithologiques prenaient leurs repas.

Lucas, Julien même combat

Quelques années plus tôt, il avait fondé la SEPNB avec son ami Michel-Hervé Julien. A cette époque, la notion de protection de la nature était encore très peu connue en France. Le sujet n'intéressait pas la presse et pas d'avantage l'enseignement. On pouvait passer des années sur les bancs du lycée ou de la faculté sans entendre le moindre propos sur ce thème. Les rares initiés, en revanche, se connaissaient bien à l'échelle de la France entière.

Beaucoup des premiers protecteurs de la nature étaient des ornithologues. Souvent, ils pratiquaient le baguage des oiseaux migrants. Aussi connaissaient-ils Michel-Hervé Julien qui animait à Paris le Centre de recherche sur les migrations des mammifères et des oiseaux (CRMMO), dont le bureau était un de leurs points de ralliement.

Extrêmement affable et chaleureux, Julien accueillait à bras ouverts tous ces visiteurs et ne manquait jamais d'entraîner la conversation vers sa chère Bretagne, sa chère SEPNB et la revue *Penn ar Bed* que son ami Lucas publiait à Brest. Il était impossible de quitter son bureau sans avoir adhéré à la société dont il était l'homme orchestre, à la fois secrétaire général et trésorier.

A Brest, Lucas avait la haute main sur *Penn ar Bed*, dont il était le rédacteur en chef, travail considérable demandant beaucoup de ténacité, de méthode et de rigueur scientifique et littéraire, toutes qualités qu'il possédait au plus haut point. Sa revue, qui sortait régulièrement tous les trimestres, était le lien principal entre la société et ses membres. Lucas partageait son temps entre *Penn ar Bed* et son laboratoire où il effectuait des recherches sur la biologie des pétoncles et des coquilles Saint-Jacques. Pour ces dernières, il était activement secondé par son fidèle aide-technique Roger Manac'h qui lui était extrêmement dévoué. Les deux hommes étaient d'autant plus solidement liés que Manac'h avait, quelques années plus tôt, sauvé la vie de Lucas, au cours d'une plongée sous-marine.

A la SEPNB, un travail d'équipe

Du point de vue psychologique, Albert Lucas était bien différent de Julien, moins expansif et plus méthodique. C'était un laïc militant

alors que Julien était un catholique assez traditionaliste. Ces différences n'empêchaient pas les deux hommes d'être d'excellents amis et de collaborer en toute confiance.

Dès mon arrivée, Lucas m'invita à me joindre à la petite équipe bretonne qui gravitait autour de lui, sorte de petit bureau informel composé surtout d'universitaires: le paléontologiste Claude Babin, le zoologiste Jean-Yves Monnat, le botaniste Auguste Dizerbo, auxquels se joignait parfois Louis Le Pape qui exerçait son métier de pharmacien à St-Guénolé, et assurait la responsabilité de la réserve du Cap Sizun.

Je fus bientôt chargé des relations avec les autorités locales, civiles ou militaires que Julien avait des difficultés à rencontrer en raison de son éloignement. J'allais donc voir, quand il le fallait, c'est-à-dire quand la protection de la nature était en jeu, préfets, sous-préfets ou directeurs de services départementaux. Partout, j'étais bien accueilli car la SEPNB jouissait déjà d'une certaine notoriété et d'une excellente réputation.

Notre activité au bénéfice de l'association était facilitée, il faut bien le dire, par la légèreté de notre travail universitaire. Les étudiants brestois étaient encore peu nombreux, les bâtiments du collège scientifique universitaire à peine achevés, les laboratoires presque vides de tout équipement. Cela laissait le temps de s'occuper de notre société et aussi, pour un nouvel arrivant comme moi, de se familiariser sur le terrain avec la faune, la flore et la géologie régionales.

Les conseils d'administration et surtout l'assemblée générale étaient les occasions pour le petit groupe brestois de retrouver les membres les plus fidèles de la SEPNB venus des autres départements bretons : La Fouchardière de St-Brieuc, Bozec et Mahéo du Morbihan, Dupont et Demaure de Nantes, Constant et Lefeuvre de Rennes, sans oublier Mademoiselle Lecourtois, représentant le département de la Manche. Julien, rayonnant, et assisté de Lucas, présidait ces réunions avec son charisme habituel, il y avait bien un président, mais je crois bien ne l'avoir jamais rencontré. Ces réunions permettaient d'échanger idées et expériences.

Cette situation aurait pu continuer encore longtemps sans la mort brutale de Michel-Hervé Julien et je me souviendrai toute ma vie de ce matin de septembre 1966

où Albert Lucas nous fit venir, Claude Babin et moi, à son domicile. Nous le trouvâmes, le visage défat, les yeux gonflés par l'insomnie et les cheveux en bataille : il avait appris dans la nuit, par un message de Madame Julien, la mort de Michel-Hervé, survenue la veille au soir. Certes, nous savions notre secrétaire général très malade, il avait une forme de leucémie, mais il était si actif que nous n'avions jamais imaginé qu'il puisse disparaître aussi vite.

Qu'allait devenir la SEPNB ? Allait-elle, elle aussi, disparaître ? En quelques instants notre trio décida de la maintenir et de prendre en main sa gestion, en regroupant celle-ci à Brest, Lucas gardant *Penn ar Bed*, Babin devenant trésorier et moi, secrétaire général.

Facilitée par notre relative disponibilité, la réorganisation de la société dura néanmoins quelques mois. Le laboratoire de géologie du collège scientifique universitaire lui fournit un local. Lucas lui trouva une secrétaire à plein temps en la personne de Madame Manac'h qui se révéla particulièrement compétente et dévouée.

Le premier travail fut évidemment de faire venir de Paris l'ensemble des documents et archives de la société et de les reclasser après en avoir pris connaissance, de remettre à jour les fichiers, etc..., etc...

Dès lors, le fonctionnement de la SEPNB prit une tournure plus régulière, avec des réunions hebdomadaires du bureau au cours desquelles tous les problèmes de la société étaient évoqués. Le regroupement, en un même lieu, des trois princi-

paux responsables se révéla particulièrement efficace.

Tout au long de ces années, Albert Lucas nous apporta sa rigueur, sa solidité, son professionnalisme. Les numéros de *Penn ar Bed* sortaient régulièrement, tout le bureau participait à la réflexion sur la composition des numéros à venir, mais leur réalisation effective incombait au seul Albert Lucas. La qualité et le tirage de la revue ne cessaient de s'améliorer.

Départs

Cependant, la vie suivait son cours... Le collège scientifique de Brest était devenu faculté des sciences indépendante en 1967, ce qui entraînait l'attribution de moyens nouveaux, en hommes et en matériel. Nos laboratoires commençaient donc à se développer, le temps des loisirs s'achevait. Lucas, Babin et moi étions donc de plus en plus absorbés par notre activité professionnelle. Heureusement, en contrepartie, l'équipe de la SEPNB voyait arriver de nouveaux participants : Maurice Le Démézet, Jacques Garreau, Max Jonin, Yves Brien, Daniel Prieur et bien d'autres... Une relève devenait possible. Elle s'effectuait progressivement, en douceur.

Après quelques années au secrétariat général, je cédais la fonction à Maurice Le Démézet. En 1977, je quittais définitivement Brest. Quelques années plus tard, Claude Babin quitta, lui aussi, le Finistère. Du trio de 1966, seul Lucas est donc resté à Brest, fidèle jusqu'à la fin de sa vie à sa région natale et à la société. ■